

# L'ethnologie comme méthode

Entretien de Monique Selim (1) avec

Gérard ALTHABE (2)

*M.S. – Le contexte politique, idéologique, économique et intellectuel des années soixante, années durant lesquelles tu as commencé à exercer ton métier d'anthropologue, est de maints points de vue très différent de celui qui prévaut actuellement. En particulier la situation coloniale que tu as connue, puis la décolonisation, ont profondément impliqué bon nombre d'anthropologues dans la mesure où elles constituaient les conditions objectives premières d'exercice de leurs profession et où elles véhiculaient des contradictions, occultées ou affrontées, qui imprégnaient tant les matériaux que la restitution de la connaissance ethnologique. Dans ton ouvrage « Oppression et libération dans l'imaginaire » tu analyses les modalités politico-symboliques de la présence de l'ethnologue sur le terrain des collectivités rurales dans une telle conjoncture de transformation ; peux-tu préciser ici, à la fois à un niveau global et plus singulier, les caractéristiques et la spécificité de « l'acteur anthropologique » durant cette période ?*

*Gérard Althabe – Je rappellerai d'abord brièvement mes deux premières expériences de terrain, à la fin des années 1950, qui m'ont confronté à deux situations extrêmes : il s'agissait, d'un côté, des Pygmées du Sud-Cameroun, pour l'étude desquels l'université de Bordeaux m'avait accordé une bourse, et, de l'autre, des bandes de jeunes « chômeurs », ainsi qu'on les caractérisait à l'époque, à Poto-Poto, l'un des deux grands quartiers de Brazzaville. J'avais pour cette seconde recherche un contrat de l'Orstom. Alors que ces deux terrains apparaissaient comme les deux pôles extrêmes de la conjoncture africaine, d'une part, des nomades chasseurs n'ayant pratiquement pas eu de contacts avec des Européens, de l'autre, des jeunes citadins ayant été scolarisés mais ne trouvant pas d'emploi correspondant à leur formation et s'organisant en conséquence dans la ville en société parallèle, j'ai élaboré dans le contraste l'orientation anthropologique de recherche qui restera la mienne, et que j'ai poursuivie tant dans la cuvette congolaise, que sur la côte orientale, ou sur les hauts plateaux malgaches. Pour résumer très rapidement,*

(1) Ethnologue. Orstom.

(2) Ethnologue. Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales.

je définirai cette orientation par trois axes majeurs, intimement articulés entre eux. Le premier est sans aucun doute la nécessité de choisir des thématiques s'inscrivant dans la volonté de construire une connaissance ethnologique du présent, restituée dans toute sa complexité. Cette focalisation implique d'atteindre les modes par lesquels les acteurs construisent le sens de leur condition actuelle dans une temporalité qu'ils bâtissent et redéfinissent en permanence. Dans ce contexte, il est clair que la domination coloniale, et les formes de domination issues de la décolonisation conservatrice, sont au cœur des problématiques. Dans cette optique, l'influence de G. Balandier dans ces années a été déterminante. Le deuxième point sur lequel j'insisterai est de choisir comme objet le champ des échanges, des relations interindividuelles, des interactions, des rapports ; ceci signifie prioritairement de se détacher de visions « essentialistes », c'est-à-dire de maintenir en permanence une attitude critique en regard de catégorisations ethno-culturelles, en termes d'identité collective, de traditions, etc. Ainsi, le rapport de subordination qui liait les Pygmées aux villageois sédentaires était au centre de la représentation que j'ai bâtie. Enfin, le troisième élément que je retiendrai est l'inéluctable implication du chercheur dans le groupe dans lequel il s'immerge. Le terme d'implication est pour le moins ambigu ; ma manière de la considérer s'efforce d'éviter les écueils d'un narcissisme exagéré pour porter l'attention sur les effets épistémologiques des liens interpersonnels que l'ethnologue comme acteur social produit avec les individus étudiés. Pour conclure sur cette période, j'ajouterai que ces orientations intellectuelles étaient indissociables d'une position critique d'engagement relatif à l'égard des situations coloniales et n ocoloniales dans lesquelles se déroulaient ces recherches.

*– Tu as été l'un des premiers à, d'une part, opérer un passage – inévitable dans ton itinéraire – d'une anthropologie lointaine, dite exotique, à une ethnologie de la France présente, urbaine et industrielle, et, d'autre part, à réfléchir sur les conditions épistémologiques, institutionnelles et politiques d'un tel « transfert méthodologique » dans les années 1975-1980. Tu as fondé à l'EHESS une équipe (  laquelle j'appartiens depuis l'origine) ayant pour vocation de se focaliser sur la construction d'une « anthropologie du contemporain ». Peux-tu retracer et resituer dans ce contexte ce « déplacement » intellectuel et scientifique personnel en regard de ton expérience passée et indiquer les significations générales que tu lui accordes.*

– Dans la dernière partie des années 1970, j'ai commencé à réfléchir sur les possibilités de prolonger la démarche ethnologique telle que je l'avais conçue à Madagascar, dans notre propre société.   cette époque, l'ethnologie de la France était principalement rurale et patrimoniale. Néanmoins, compte tenu de mes orientations développées sur des terrains lointains, il m'est apparu à la fois plus cohérent et plus naturel de me tourner, non vers un univers en voie de disparition, mais vers des terrains constitutifs du centre de la société contemporaine, la ville, l'entreprise industrielle..., autant de lieux dans lesquels se jouent des transformations décisives. C'est par les ZUP et les HLM que j'ai commencé à aborder ce nouveau champ de recherche, ten-

tant d'élaborer une méthodologie en continuité avec celle que j'avais mise en œuvre à Madagascar. Ce « déplacement » m'a amené à poursuivre une réflexion sur les modes ethnologiques de production de la connaissance quelles que soient les conditions empiriques dans lesquelles ils s'insèrent, réflexion que je poursuis actuellement et qui me permet de regarder d'une autre façon mes précédents travaux. Aussi j'effectue en permanence une sorte de va-et-vient entre ces différents terrains.

*– Actuellement on perçoit relativement bien qu'il y a en quelque sorte deux pratiques et conceptions de l'anthropologie. L'une reste centrée sur un découpage géographique, territorial, articulé autour du lointain, de l'exotique, dudit « traditionnel », dans une opposition postulée à cette absence de concept dont l'imprécision et le flou expliquent le succès : la modernité. L'autre, dont tu es l'un des initiateurs, tend à définir l'ethnologie comme étant avant tout une méthodologie, une pratique de terrain, dont l'opérationnalité est indépendante d'un type de société (industrielle ou non, proche ou lointaine, etc.) dès lors qu'elle suppose une production des objets et de leurs conditions d'appréhension dans lesquelles l'observateur est partie prenante, acteur décrypteur et décrypté, instaurateur d'un double regard croisé. Peux-tu livrer tes réflexions sur ce point quant à l'avenir de l'anthropologie ?*

– Depuis une quinzaine d'années l'ethnologie s'est considérablement transformée, et l'un des indicateurs en est l'importance croissante des ethnologues travaillant sur la France. Le « contemporain » devient une perspective dominante, et ce d'autant plus que se dessinent des formes d'emploi, plus ou moins précaires, pour des ethnologues en dehors de l'université et des grandes institutions de recherche. Il apparaît de plus en plus nécessaire qu'intervienne une clarification théorique et épistémologique sur la nature de la démarche ethnologique dans des domaines largement labourés par les autres sciences sociales. D'une manière plus générale, il semble qu'il faille sortir des découpages fondés sur des spécialisations selon les aires géographiques et culturelles pour élaborer des problématiques aptes à intervenir dans des terrains très différents et servant de cadre à l'analyse comparative. C'est ainsi que face à l'urbain, je tente modestement de coordonner des recherches en France, à Buenos-Aires et peut-être à Bucarest. De mon point de vue, l'avenir de l'ethnologie n'est pas dans la crispation sur le « traditionnel » ou dans la réduction à l'ethnographie, mais dans une recomposition de ses fondements épistémologiques, et dans une redéfinition de ses outils méthodologiques et de ses perspectives. L'ethnologie est une, dans les immeubles HLM de la banlieue parisienne, dans un village de la côte orientale malgache, dans une entreprise argentine, ou à Saint-Quentin-en-Yvelines.